

Louis Hymans
(1829-1884)

En 1829, un jeune couple venu de Venlo s'installe à Bruxelles, rue Montagne de l'Oratoire. Lui est un médecin juif réputé, auteur d'un traité de chimie ; elle, une jeune femme instruite et polyglotte, qui vient d'avoir son premier enfant. Durant leur premier été à Bruxelles, la révolution belge éclate et les Hymans quittent la capitale pour des lieux plus tranquilles. Ils vont habiter Anvers où le docteur a des relations. Dans leur grande maison où se retrouvent souvent les amis de la famille, les discussions vont bon train : politique, religion (les enfants sont élevés dans la religion protestante), tolérance, enseignement, histoire, arts plastiques et littéraires, tout y passe. Il faut dire que parmi les habitués, l'historien français Moke est le plus passionnant et le plus disert de tous. Louis, l'aîné des quatre enfants, aime ces soirées enflammées durant lesquelles son esprit s'éveille à de nombreuses disciplines ; mais, espiègle et moqueur, alors qu'il fait ses classes à l'athénée d'Anvers il est renvoyé pour être l'auteur d'un croquis satirique et de quelques rimes piquantes à l'encontre d'un professeur. Marri et furieux à la fois, Louis part seul sur la route de Gand... où vit celui à qui il va confier sa mésaventure : le fameux Monsieur Moke. Qui aurait pu rêver meilleur mentor ? Grâce à l'ouverture d'esprit de ses parents, le jeune homme qui a déjà le démon de l'écriture, vit jour après jour aux côtés de l'auteur d'une « Belgique monumentale » et de quelques récits publiés sous la signature d'Alexandre Dumas ! Si, à dix-huit ans, il veut tenter sa chance à Paris, ses espoirs sont vite déçus et, en 1849, il déménage en même temps que ses parents, ses deux sœurs et son petit frère Henry, à Bruxelles. Louis découvre les théâtres, les cafés et les journalistes qui les fréquentent ; il s'apprête à profiter de cette capitale à l'aube d'un âge d'or quand le docteur Hymans meurt, à 50 ans. Louis n'en a pas vingt : il devra maintenant se débrouiller seul. Engagé comme correcteur d'un journaliste débordé, très cultivé, traducteur de Disraëli et de romans allemands, Louis Hymans entre par la petite porte dans le milieu très fermé de la presse belge du milieu du XIXe siècle. Il y restera trente-cinq ans. Du *Politique* à *l'Indépendance Belge*, de *l'Etoile au Journal des Débats*, sa plume féconde abreuve les lecteurs de chroniques et de reportages qui sont autant de perles...acides pour certains. Appelé dans la prestigieuse rédaction de *L'Indépendance Belge*, chargé des reportages, Hymans est au sommet de l'échelle, mais continue de s'investir tous azimuts. En 1852, il publie de nouvelles paroles pour la désuète Brabançonne, traduit encore une enquête pour Charles Rogier, milite auprès des libéraux et anime avec une énergie débordante le Cercle artistique et littéraire, véritable temple de l'intelligentsia bruxelloise. Figure charismatique, il croise Baudelaire, Sainte-Beuve et Hugo, dans les galeries Saint-Hubert. Quand s'ouvre le concours pour la cantate du vingt-cinquième anniversaire du règne de Léopold Ier, Louis est parmi les premiers au Cercle à plaisanter en composant une cantate satirique. Mais mutin, il présente au concours une autre œuvre, officielle celle-là : elle remporte le prix à l'unanimité du jury. Le Roi lui remet la médaille d'Or au Temple des Augustins. Léopold Ier, par l'intermédiaire de Jules Van Praet, restera en contact avec ce libéral franc du collier, homme de talent et d'honneur, capable de

communiquer au public l'amour de l'art et de son pays, avec humour et sens commun. Ecrivain complet, Hymans publie pour la plus grande joie du public, des romans populaires, des articles de journaux, des feuilletons et une Histoire populaire de la Belgique (plus de 20 éditions. En 1859, ce journaliste libéral qui n'a pas sa langue en poche siège comme remplaçant à la Chambre ; mais sa liberté de ton et de conscience en dérangeant plus d'un. Ses opposants tentent de contester sa nationalité, Louis est blessé et sa verve n'en est que plus efficace. Si l'écriture reste sa passion, Hymans entre résolument en politique. Et l'encre coule à flot. Pas la sienne cette fois, mais celle de ses confrères qui relatent dans leurs colonnes les multiples incidents auxquels Hymans répond, ou qu'il provoque. Pointilleux, vigilant, il ne laisse rien passer. Il pourfend les privilèges catholiques, demande par exemple l'annulation des subsides aux publications religieuses comme les *Acta Sanctorum*, dépose un projet sur le respect de la propriété littéraire (encore d'actualité) et se prononce sur toutes les grandes questions de l'époque, de la conscription obligatoire (il est contre au nom de la liberté) à la réforme électorale (il s'oppose au vote obligatoire). Homme du XIXe siècle, pétri d'honneur, il veut aussi assainir la vie politique belge : invoque l'honnêteté pour exiger d'un député élu à Bruxelles qu'il habite la capitale ; il plaide aussi pour substituer la compétence au népotisme, et dénonce la propagande et les mesquineries politiciennes. Cette réflexion politique est encore, d'une certaine manière, au centre des débats actuels. Le tirage des journaux auxquels il collabore toujours augmentent par la grâce de sa signature, les abonnements le suivent et des milliers de souscripteurs s'engagent à acheter son excellente série « Bruxelles à travers les Ages ». Père oh combien attentif, qui instruit lui-même ses enfants, Louis Hymans écrit comme s'il était conscient que sa perception des choses et des hommes, ce don d'instruire en amusant, ce respect de l'art et du sentiment national qu'il a communiqués toute sa vie au public, vont peut-être s'éteindre avec lui. Il vient de terminer le cinquième tome de « L'histoire parlementaire de la Belgique », qui fait encore autorité de nos jours, quand il meurt en 1884, des suites d'une bénigne opération à la joue. Ses amis politiques, tout le monde du théâtre et surtout son public suivent ses funérailles. Le lendemain, dans la demeure familiale, les yeux embués de son fils Paul tentent de lire les hommages que lui rend la presse dans son ensemble, toutes tendances confondues. Comme son père il vient de perdre son père à l'âge de vingt ans. Vous pourrez lire son histoire dans le prochain numéro de « Regards ».

Sylvie Lausberg